



Humanitaire

Enjeux, pratiques, débats

37 | 2014

Accès aux soins et protection sociale : une autre Europe est-elle possible ?

L'humanitaire sous Pétain

Jean-Pierre Le Crom, *Au secours maréchal ! L'instrumentalisation de l'humanitaire (1940-1944)*, Paris, PUF, 2013

Francisco Rubio



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/humanitaire/2922>

ISSN : 2105-2522

Éditeur

Médecins du Monde

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2014

Pagination : 109-110

ISSN : 1624-4184

Référence électronique

Francisco Rubio, « L'humanitaire sous Pétain », *Humanitaire* [En ligne], 37 | 2014, mis en ligne le 21 mars 2014, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/humanitaire/2922>

« réhumaniser l'humanitaire » que j'ai indirectement abordée dans le livre. Aujourd'hui, on n'est plus tout seul au bout du monde comme j'ai pu l'être. On est tout de suite « relié » au reste du monde, on a des impératifs et on devient de plus en plus des techniciens humanitaires. L'informatique a transformé le métier. Rapports et statistiques pour le donateur et le siège sont de plus en plus exigeants et forcent les gens du terrain à être de plus en plus sur leur ordinateur au lieu d'être au dispensaire. C'est ce que je montre dans la caricature « Le sacro-saint ordi » qui est dans le livre : la responsable de mission ne se repose jamais vraiment, pensant même la nuit aux statistiques et rapports !

Certes, les ONG ne peuvent exister sans les donateurs. C'est la grande difficulté des petites et moyennes ONG. Ce qui compte, c'est d'être au journal de 20 heures et d'avoir de la matière à montrer au donateur. Mais cela ne veut pas dire que l'on ne peut pas ajouter des petites choses comme la rencontre avec les autres acteurs de santé notamment les tradi-médecins, ou des échanges avec les autres ONG pour savoir comment elles travaillent, etc.

R. H. : Comment faire, alors, pour « réhumaniser l'humanitaire » ?

P. G. B. : Il faut distinguer l'urgence, la post-urgence et le développement. L'urgence, expliquée simplement, c'est lorsqu'on sort une personne en train de se noyer, on la ranime et on la laisse sur le rivage. C'est ce qu'on fait dans les grandes catastrophes et, d'une certaine manière, on ne se pose pas de questions. Ensuite vient la phase post-urgence lors de laquelle on reconstruit la maison, le dispensaire, etc. : on remet la personne dans l'état dans lequel elle était avant. Plus tard, ou en parallèle, c'est le développement : là on essaye de faire mieux que ce qui était avant ; on améliore le dispensaire, on essaie d'endiguer l'épidémie de SIDA, etc. C'est à ce moment-là que doit intervenir mon idée de réhumaniser l'humanitaire : aller dans les écoles rencontrer les enfants et savoir comment l'instituteur apprécie ce que l'on fait dans l'hôpital, aller voir le tradi-médecin, etc.

Concrètement, je vais prendre l'exemple d'un programme auquel j'ai participé au Congo. Comme c'est un pays chrétien, je vais à la messe parce que c'est l'endroit parfait pour comprendre des choses et en transmettre. À la sortie de la messe, le prêtre annonce : « Il y a Babou Pascal qui va vous expliquer les nouveaux médicaments pour le paludisme ». Alors les gens viennent me voir, me parlent, m'expliquent des choses, me mettent en contact avec tous les acteurs de santé, le sorcier, le tradi-médecin, etc. Alors je vais voir ce dernier, je fais ami-ami avec lui, on parle de tout, on fume une cigarette : la confiance s'installe progressivement. Après quelques rencontres, il m'explique ses méthodes et remèdes traditionnels. Je vois qu'il est très bon pour tout ce qui est petite traumatologie. Alors on passe une sorte de marché, on fait un « échange entre confrères » : je lui envoie les cas de petite « traumatologie », comme des entorses, et lui m'adresse les patients ayant eu de grosses fractures, ceux qui toussent ou ont de la fièvre, etc.

L'humanitaire, c'est tout cela. C'est une rencontre, pas simplement médicale mais une rencontre avec d'autres civilisations, une rencontre intéressée, sans jugement. Pour moi, c'est la chose la plus importante et elle est en train de se perdre.

Propos recueillis par Marion Oudar

L'humanitaire sous Pétain

Jean-Pierre Le Crom,
*Au secours maréchal !
L'instrumentalisation de
l'humanitaire (1940-1944),*
PUF, 2013



Dans cet ouvrage, Jean-Pierre Le Crom aborde un sujet rarement évoqué dans l'histoire de la Seconde Guerre mondiale en France : celui de l'action humanitaire et des œuvres humanitaires françaises pendant toute cette période. Cet ouvrage est donc particulièrement bienvenu et reflète la continuation des travaux précédents de l'auteur, comme son livre sur la protection sociale sous Vichy (paru aux Presses universitaires de Rennes quelques années auparavant). À travers l'analyse minutieuse de l'historien nous retrouvons aussi toutes les problématiques actuelles des missions humanitaires qui oscillent entre indépendance et compromis voire compromission, entre caritatif et solidarité, entre politique et neutralité, entre impartialité et favoritisme. La philanthropie est aussi un instrument de gouvernement.

L'action humanitaire de 1940 à la fin de la guerre a été massive tant les besoins étaient immenses. Plusieurs milliers de personnes ont été salariées des principales œuvres hu-

manitaires et les financements privés et publics conséquents.

Quatre grandes organisations seront les opérateurs de l'action humanitaire sous le régime de Vichy : le Secours National, la Croix-Rouge Française, le Comité ouvrier de secours immédiat et les Assistants du devoir patriotique. La principale, le Secours National, est une organisation réactivée en 1939 mais dont la naissance remonte à 1914. Dès 1940 elle obtient le monopole de la collecte privée de fonds, à charge pour elle de les redistribuer entre les diverses associations caritatives. Le Secours National se voit dotée de son statut actuel par le maréchal Pétain qui procède alors à la fusion des trois mouvements qui la composent. Les deux autres organisations moins importantes sont issues de mouvement se disant favorables à la collaboration. Les lignes de fractures politiques apparaissent donc entre ces organisations oscillant de pétainistes à collaborationnistes, avec un équilibre complexe pour la Croix-Rouge.

S'il existe entre ces organisations une forte concurrence pour prétendre au monopole de certaines causes, comme les prisonniers de guerre, le paysage reste donc largement dominé par le Secours National. À son conseil d'administration siègent des politiques, mais aussi des hauts fonctionnaires, notamment des conseillers d'État. Paradoxalement les organes dirigeants du Secours National comportent en leur sein des personnalités qui ne cachent pas leur

sympathies gaullistes comme Michel Debré jusqu'en 1943. En 1941, le Secours National compte plus de 5 000 salariés dont l'organisation – ainsi que le salaire – est calquée sur les règles de la Fonction publique. Le budget du Secours National est alimenté par des collectes privées, par des subventions de l'État mais aussi par le produit de la confiscation et de la vente des biens juifs. La « machine » que représente le Secours National est vue par bien des personnalités ou les préfets de plusieurs départements comme un véritable État dans l'État.

Face à la politique de Vichy, chacune de ces organisations tentera de s'adapter et de sauvegarder un idéal humanitaire. C'est ainsi que le Secours National va d'abord résister aux pressions du gouvernement avant de licencier son personnel juif, alors que la Croix-Rouge va résister et s'opposer aux demandes de Vichy et développer des actions pour cacher les enfants juifs.

L'analyse la plus intéressante de Jean-Pierre Le Crom concerne les acteurs individuels, dirigeants de sections ou « patron » des organisations départementales. Tous les cas de figure sont présents et là aussi des hommes et des femmes s'engagent dans l'action humanitaire sans autre vue que de porter une aide et une assistance aux plus démunis, personnes âgées, enfants, femmes sans se soucier de l'origine des financements ou de l'idéologie sous-jacente de l'organisation.

Bref, un livre très intéressant qui reflète toute l'ambiguïté de l'action humanitaire dans un tel contexte politique.

Francisco Rubio

Le dilemme syrien

Nader Hashemi et Danny Postel (dir.), *The Syria Dilemma*, Boston Review Books/Massachusetts Institute of Technology, 2013.



Nous regardons tous la Syrie avec une culpabilité grandissante. Quelle est notre responsabilité personnelle et collective dans ces massacres et le laisser-faire coupable de la communauté internationale ? N'avons-nous rien appris de la guerre en ex-Yougoslavie ? Et pourtant les chiffres font peur. Le nombre de décès approche celui de la guerre en Bosnie. Nous n'avons pas vu autant de réfugiés depuis le génocide du Rwanda. Les preuves contre un crime contre l'humanité s'accumulent de manière dramatique tandis que les négociations de Montreux s'enlisent. Les opinions divergent sur ce qu'il convient de faire pour arrêter ce bain de sang. Kofi Annan et son successeur Lakhdar Brahimi ont

été frustrés par leur propre incapacité à trouver une solution.

La Syrie, un nouveau printemps arabe ? Pas vraiment. Il est vrai que tout a commencé comme en Égypte par une grogne de la société civile mais les enjeux en Syrie ne sont pas simplement nationaux. Les acteurs impliqués sont bien souvent les pays voisins dont les intérêts en Syrie sont multiples. On évoque par exemple l'Iran et l'Arabie Saoudite qui s'affrontent sur le sol syrien. Israël y apporte sa contribution afin de combattre Hezbollah. La Turquie et le Qatar y jouent un rôle non négligeable. La Syrie a aussi révélé une fois de plus la fissure géopolitique qui existe entre d'un côté les États-Unis, le Royaume-Uni et la France et de l'autre côté la Russie et la Chine. D'où l'inaptitude du Conseil de Sécurité à prendre une décision.

Michael Ignatieff, auteurs d'un des chapitres, évoque les similarités entre la Bosnie et la Syrie. La responsabilité de protéger est évoqué comme principe d'intervention militaire. Mais la différence est qu'entre temps se sont déroulées les guerres d'Afghanistan et d'Irak qui ont vu l'enlèvement des occidentaux dans des conflits presque sans fin. Les gouvernements et le public sont devenus sceptiques sur l'utilité d'une intervention militaire. Fareed Zakaria défend dans ce livre la futilité d'une action armée, position partagée par Washington. Si l'ambassadeur Christopher Hill fait la comparaison avec la Bosnie, c'est

pour montrer que la solution diplomatique est la voie vers le processus de paix.

Ce livre nous décrit par une série de chapitres tous écrits par une variété d'auteurs et chercheurs que les opinions varient en fonction des clivages politiques (droite, gauche) ou des conceptions politiques (libéraux, conservateurs). Mais même parmi ces groupes, des divergences existent. Une certaine gauche soutient Assad dans sa lutte anti impérialiste tandis qu'une autre gauche soutient l'opposition syrienne dans sa lutte anti dictatorial. Dans ce livre publié à l'initiative de l'Université de Denver, on y apprend à décrypter la complexité du conflit en Syrie, de la situation géopolitique et des divergences entre les différents groupes rebelles. Mais n'y cherchez pas une réponse claire à votre question : faut-il ou non intervenir en Syrie ?

Karl Blanchet